



HAL
open science

L'AVENTURE DEMOGRAPHIQUE DES AMERIQUES

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. L'AVENTURE DEMOGRAPHIQUE DES AMERIQUES. Revue Défense Nationale, 1996, 53 (5), pp.96-112. halshs-01442989

HAL Id: halshs-01442989

<https://shs.hal.science/halshs-01442989>

Submitted on 21 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'aventure démographique des Amériques

Gérard-François DUMONT

Démographie, défense, économie... sont liées. C'est pourquoi nous avons estimé fort intéressante la publication de cet article sur l'évolution de la démographie dans les Amériques. L'auteur, Gérard-François Dumont, est actuellement recteur de l'académie de Nice, chancelier des universités ; nous sommes heureux de l'accueillir à nouveau, car il a déjà écrit dans notre revue dans un passé récent.

De tous les continents, l'Amérique a vécu la plus fantastique aventure démographique depuis le XVIII^e siècle. En 1800, son peuplement (27 millions d'habitants), plus de trois fois inférieur à celui de l'Afrique, ne représente que 2,8 % de la population mondiale. En 1995, la proportion est passée à 13,6 %, et sa population a atteint 774 millions.

LA NAISSANCE DÉMOGRAPHIQUE DU CONTINENT AMÉRICAIN

Les XIX^e et XX^e siècles ont donc vu la naissance démographique d'un continent, ce qui a changé le monde ; elle a été conjointe dans les deux parties du continent. L'Amérique du Nord a 6 millions d'habitants en 1800. En 1995, ils sont estimés à 293 millions. Leur poids démographique relatif dans le monde est ainsi passé de 0,7 à 5,1 %. La croissance de l'Amérique latine (Amérique centrale, Caraïbes et Amérique du Sud) est moins importante, mais néanmoins beaucoup plus grande que celle de l'Europe, puisqu'elle est passée de 19 millions en 1800 (2,1 % de la population mondiale) à 481 millions en 1995 (8,5 % de la population mondiale).

La démographie étant une science de longue durée ⁽¹⁾, il est indispensable de comprendre les raisons pouvant expliquer cette évolution d'un continent, raisons issues de l'immigration, des niveaux de fécondité et du processus de transition démographique, sans qu'il soit toujours aisé de démêler les effets respectifs de ces trois causes. La situation actuelle oblige à s'interroger sur les réalités démographiques d'aujourd'hui ainsi que sur les enseignements à en tirer pour l'avenir.

Diversité des flux migratoires

Le peuplement de l'Amérique provient d'abord de l'immigration, ou plutôt des immigrations, car il y a eu diverses vagues migratoires à des époques variées, provenant de pays non moins variés. Il convient par exemple de distinguer les premiers immigrants, espagnols, portugais, anglais, français, sans négliger l'importation d'esclaves noirs ⁽²⁾, puis les vagues irlandaise, allemande et italienne.

Le symbole que représente le *Mayflower* est sans rapport avec son poids démographique. Les « pèlerins » puritains anglais, partis le 6 septembre 1690 de Southampton et qui vont fonder Plymouth en Nouvelle-Angleterre, ne sont qu'une cinquantaine. Leur poids démographique est donc infime dans un continent qui comptait déjà une population dispersée estimée entre 500 000 et 1 500 000 habitants ; mais ce sont les premiers colons qui s'installent sur cette terre et qui apprennent pour cela à cultiver le maïs. Leur exemple attirera des milliers, puis des dizaines de milliers et des millions de personnes.

Autre exemple, la vague migratoire irlandaise de 1846-1848. Elle est le résultat de calamités naturelles, et plus précisément de la maladie de la pomme de terre, à l'origine de la grande famine qui provoqua un choc démographique considérable : un million de morts et l'émigration d'un autre million de personnes, pour une population estimée en 1841 à 8 175 000 âmes. Cette vague d'un million d'Irlandais paraît considérable, mais elle n'est que la phase aiguë d'une tendance plus durable, mettant en jeu des quantités considérables, car il est peu de pays au monde qui aient enregistré une émigration aussi

(1) Dumont Gérard-François : *Démographie. Analyse des populations et démographie économique* ; Dunod, Paris, 1992.

(2) Qui, à l'aube de la révolution américaine, représentaient 20 % de la population. *Histoire des États-Unis* ; Économica, Paris, 1980.

massive que celle de l'Irlande. Pour la période 1845-1870, le nombre est estimé à trois millions de départs, et sur environ deux siècles, 1780-1970, à dix millions. L'Irlande a ainsi connu, tout particulièrement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une véritable hémorragie démographique, passant des 8 175 000 habitants cités ci-dessus à 4 705 000 en 1891, une chute de 42 % en dépit d'une fécondité assez élevée.

Diversité des dates des flux migratoires

En Amérique latine, les vagues migratoires sont nettement postérieures à celles de l'Amérique du Nord. Pourtant, l'organisation politique y avait été antérieure. Le traité de Tordesillas, qui aboutit à diviser le monde en deux zones, l'une espagnole vers l'ouest (Amérique), l'autre portugaise vers l'est (Afrique), date de 1494. Or, en 1500, l'explorateur Pedro Alvares Cabral découvre le Brésil, ce qui permet au Portugal de s'implanter en Amérique du Sud. Dès 1535, l'Espagne crée une vice-royauté au Mexique, puis en 1543 au Pérou. Il faudra attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour enregistrer des immigrations significatives. L'Argentine ne devient un pays d'immigration que dans les années 1860. Au Brésil, ce phénomène ne prend de l'ampleur qu'à partir de l'âge du café, dans les années 1880.

Quant à l'émigration italienne vers l'Amérique, elle devient importante à partir de 1885, suivant une chronologie assez précise. C'est d'abord l'Argentine qui a la préférence et qui représente, en 1886, 22 % des émigrants italiens ; en 1889, 32 % ; chiffres rapportés à la totalité, y compris donc vers certains pays d'Europe, qui étaient privilégiés jusqu'en 1886. En 1891, l'émigration des Italiens vers l'Argentine tombe à 8 %, puis elle oscille entre 11 et 13 % pendant les vingt années suivantes. Vers le Brésil, l'émigration est plus importante pendant la décennie 1890-1900 (entre 7 et 36 % suivant les années), puis elle s'abaisse entre 2 et 4 % de 1901 à 1904. L'émigration vers l'Amérique du Sud va alors faire place à celle vers les États-Unis, qui passe de 16 % en 1886 à 43 % à la veille de la Première Guerre mondiale ⁽³⁾.

Ces quelques exemples montrent bien que le peuplement de l'Amérique d'aujourd'hui provient de sources migratoires fort diverses

(3) Demarco Domenico : « L'émigration italienne de l'Unité à nos jours », dans *Les migrations internationales* ; Éditions du CNRS, Paris, 1980.

dans leurs origines géographiques et dans leur datation. Demeure une autre complexité concernant les causes de ces migrations, dont la diversité et l'entremêlement ⁽⁴⁾ sont incontestables.

Le facteur politique

Le facteur politique est certain et ne se résume pas à l'exemple du *Mayflower*. Nombre de minorités ont cherché dans l'Amérique une réponse à l'oppression dont elles étaient l'objet ou au souci de quitter un territoire sur lequel régnait un pouvoir peu apprécié. Les émigrations françaises (notamment lors de la Terreur), russes (après la révolution bolchevique d'Octobre 1917), polonaises (provoquées par les partitions, puis par l'empire soviétique), ou juives relèvent de facteurs politiques.

Cependant, il ne faudrait pas oublier les émigrations provoquées par la misère résultant des mauvaises politiques des pays d'origine. Par exemple, l'une des vagues migratoires de Grande-Bretagne vers les États-Unis résulta de la politique des *enclosures*. En clôturant des terres auparavant communes, en empêchant les paysans de les exploiter pour leur compte et d'y trouver bois et gibier, les riches propriétaires les réduisaient à la famine. De 1620 à 1642, 80 000 paysans britanniques, hommes, femmes et enfants, furent conduits à abandonner leurs villages pour tenter l'aventure de l'installation en Amérique ⁽⁵⁾.

Le facteur économique

Déjà, dans ces derniers exemples, s'entremêlent facteurs politique et économique. La naissance démographique de l'Amérique dérive de l'espoir économique que ce continent avait fait naître : de vastes espaces, des terres vierges, des possibilités agricoles et même une sorte de loterie avec l'attrait des mines d'or que de nombreux films, comme *La ruée vers l'or* de Chaplin, ont immortalisé. L'essentiel a été la disponibilité des terres, il est vrai enlevées parfois sans scrupule à leurs premiers occupants. D'ailleurs, l'Amérique a d'abord été un continent d'agriculteurs. Cela a été notamment le cas des États-Unis qui ont longtemps dépendu de l'Europe, et notamment de la

(4) Dumont Gérard-François : *Les migrations internationales. Les nouvelles logiques migratoires* ; Éditions Sedes, Paris, 1995.

(5) Hill Christofer : *The Pelican economic history of Britain* ; tome 2 : *Reformation to industrial revolution* ; Penguin Books, Hamondsworth, UK, 1969.

Grande-Bretagne, pour leurs besoins industriels. Pour alimenter en eau San Francisco, il était plus simple de faire venir des tuyaux de Pont-à-Mousson, en France, que de la côte Est de la fédération.

D'un autre côté, la situation économique des pays de destination a beaucoup d'importance, selon les potentialités les plus apparentes, les variations conjoncturelles, la législation et les facilités apportées aux migrations (comme par exemple l'octroi de terres).

Le facteur humain

Il ne faudrait pas omettre son rôle. L'émigré potentiel est davantage tenté de concrétiser son projet s'il sait qu'il pourra être accueilli dans le pays de destination par des compatriotes déjà installés. Dans notre fin de XX^e siècle, ce type de migration est largement facilité, d'une part par les nouvelles techniques de communication permettant des échanges aisés et fréquents entre pays, d'autre part par la rapidité et le faible coût des transports.

La transition migratoire

Le facteur démographique est également une composante essentielle. En effet, la façon dont se sont déroulés la transition démographique et le développement industriel en Europe apporte un élément important de connaissance de l'immigration en Amérique. Cela est possible pour l'Europe, car la plupart des pays de ce continent disposent pour cette période de documents statistiques.

On sait que le déroulement de la transition démographique entraîne une augmentation sensible du taux d'accroissement naturel, qui déclinera lors de la deuxième étape de la transition. Or, il apparaît que l'émigration européenne et donc l'immigration américaine atteignent souvent leur maximum lorsque le taux d'accroissement naturel se trouve dans ses niveaux les plus élevés ou est proche de ceux-ci. Autrement dit, l'Amérique reçoit une immigration particulièrement importante en provenance d'un pays considéré isolément lorsque celui-ci enregistre les écarts maximaux entre son taux de natalité et son taux de mortalité ⁽⁶⁾. Par exemple, le taux d'émigration des popu-

(6) Thomas B. : *Migration and economic growth, a study of Great Britain and the Atlantic community* ; Cambridge University Press, Cambridge, 1954, deuxième édition 1973.

lations du Royaume-Uni, d'Irlande, d'Allemagne, puis ensuite de Norvège et de Suède, culmine dans les années 1880, au moment même où leur taux d'accroissement naturel culmine également. La Norvège a envoyé vers les États-Unis les deux tiers de l'augmentation naturelle de sa population, et la malheureuse Irlande plus que la totalité ⁽⁷⁾.

Le triangle magique

Ainsi apparaît une sorte de « triangle magique » facilitant l'émigration avec la rencontre de chocs économiques (hausse de la productivité, disparition d'entreprises traditionnelles qui n'embauchent plus, concentration industrielle conduisant à resserrer l'offre d'emploi, phase de conjoncture peu favorable), de la révolution démographique (baisse de la mortalité entraînant une hausse de l'accroissement naturel) et des possibilités accrues de transport, plus particulièrement par la voie maritime. Ce dernier point est essentiel, car au cours de cette période antérieure à l'apparition de l'aviation et particulièrement celle de masse, les taux d'émigration atteignent un degré plus élevé dans les pays maritimes par rapport aux continentaux. L'industrie navale s'adapte d'ailleurs très rapidement, en nombre comme en tonnage des bateaux lancés, aux besoins qui se manifestent ⁽⁸⁾.

Les pays les plus attirants

L'ensemble des causes de l'émigration va entraîner, entre 1821 et 1933 ⁽⁹⁾, une émigration considérable, particulièrement vers les Amériques. En effet, parmi les onze pays qui reçoivent pendant cette période plus de 500 000 immigrants, quatre seulement ne sont pas américains : l'Australie, l'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande et Maurice. Ces derniers ont reçu 4 932 000 immigrants, soit une proportion limitée, 8,71 % du total, alors que les sept autres, tous en Amérique, en ont reçu 51 856 000. Ces apports ont été d'ailleurs très inégalement répartis, car les États-Unis se sont taillé la part du lion

(7) Hobsbawn E. J. : *The age of capital* ; Abacus, Londres, 1995.

(8) Le tonnage de navires à vapeur à flot passe de 32 000 tonnes en 1831 à 3 293 072 en 1876 : il est donc multiplié par 100 en quarante ans. Dans le même temps, il est posé 310 000 kilomètres de voies ferrées. Von Neumann Spallart : *Übersichten der Weltwirtschaft* ; Stuttgart, 1880, cité par Hobsbawn, op. cit. Le tonnage mondial a atteint 68 500 000 tonnes en 1939 et 136 000 000 tonnes en 1961.

(9) Le choix de ces dates résulte des données statistiques disponibles.

avec 34 244 000 immigrants ⁽¹⁰⁾, soit 66 % du total. Ensuite viennent l'Argentine (6 405 000), le Canada (5 906 000), le Brésil (4 431 000), Cuba (857 000) et l'Uruguay (713 000).

Si l'on rapporte ces flux d'immigration à la population initiale, le classement est légèrement différent puisque arrivent en tête, selon les estimations, l'Uruguay, dont les immigrants auraient représenté huit fois la population initiale, le Canada 5,5 fois plus, l'Argentine 5 fois plus comme les États-Unis, dont la population était estimée en 1821 à 10 701 000 habitants. Le Brésil et Cuba sont dans une situation un peu différente. En effet, la population du premier était estimée en 1821 à 4 028 000 et il a accueilli jusqu'en 1933 4 431 000 migrants transocéaniques. Cette date de 1821 correspond à un événement politique majeur, car c'est en 1822 que fut proclamée l'indépendance du Brésil, qui s'accompagna d'un renouveau économique et d'une volonté d'ouverture aux étrangers afin de peupler ce vaste territoire et de fournir de la main-d'œuvre à une nouvelle culture économique évoquée ci-dessus, celle du café. La population de Cuba était estimée à 1 587 000 âmes en 1901 ; l'immigration a augmenté ce nombre de 54 % entre 1908 et 1932.

Effets indirects

L'immigration a concouru à la naissance ou à la renaissance démographique de l'Amérique par ses effets directs (apport de population) et indirects. Les statistiques donnent souvent l'impression que l'accroissement démographique est la somme d'un solde naturel (natalité moins mortalité) et d'un solde migratoire (immigrants moins émigrants), comme si ces phénomènes étaient indépendants, comme si les apports migratoires étaient stériles. Or il est évident que le solde migratoire vient influencer le solde naturel au moins de deux façons. D'une part, les immigrants apportent leur pouvoir ou leur désir de procréation et, *ceteris paribus*, concourent donc à augmenter le nombre des naissances. D'autre part, même s'ils augmentent le nombre des décès, ils ont souvent pour effet de diminuer les taux de mortalité car ils ont généralement une composition par âge assez favorable (ce sont les jeunes qui s'expatrient) ; en outre, l'émigration a

(10) Chesnais Jean-Claude : *La transition démographique* ; Puf, Paris, 1986.

opéré inévitablement une sélection : elle suppose généralement un état de santé plus satisfaisant que la moyenne.

Ainsi, lorsque des statistiques indiquent la part de l'immigration nette dans l'accroissement total de la population, ce chiffre n'est que partiel, car il faudrait y ajouter l'effet de l'immigration sur le solde naturel. *In fine*, il serait excessif de prétendre que l'Amérique serait sous-peuplée si elle n'avait pas bénéficié de l'immigration. On peut en effet admettre que si sa population avait crû comme la moyenne des populations du monde, elle serait passée de 12 millions, chiffre estimé pour 1750 ⁽¹¹⁾, à 86 millions en 1995, chiffre évidemment nettement inférieur aux 774 millions estimés.

Ce dernier chiffre est le fruit de l'immigration, avec les différents facteurs politiques, économiques, démographiques, spatiaux, qui la déterminent. On a vu qu'il ne peut se comprendre sans tenir compte de la transition démographique des pays d'origine et plus essentiellement de ceux d'Europe. Cependant, il ne peut non plus se comprendre sans tenir compte également de la transition démographique propre aux pays d'Amérique.

LES EFFETS DE LA TRANSITION DÉMOGRAPHIQUE

Les pays d'Amérique ont connu, comme les autres, un processus de transition démographique ⁽¹²⁾ avec des intensités et des dates différentes selon les cas. Ce processus, on le sait, est mis en route par l'évolution de la mortalité qui baisse plus ou moins tôt et plus ou moins rapidement suivant les dates d'adoption et les systèmes de diffusion de meilleures conditions d'hygiène et de techniques sanitaires plus élaborées.

L'exemple du Mexique

Prenons l'exemple du Mexique, qui est, toujours en 1995, le second pays de l'Amérique latine par l'effectif de sa population (esti-

(11) Quant au chiffre de la population de l'Amérique dans les siècles antérieurs, il a donné lieu à bien des controverses. Houdaille Jacques : « La population de l'Amérique » ; *Population*, vol. 41, n° 3, mai-juin 1986.

(12) Dumont Gérard-François : *Le monde et les hommes. Les grandes évolutions démographiques* ; Éditions Litec, Paris, 1995.

mée à 93,7 millions en 1995) après le Brésil (157,8 millions), et le troisième de l'ensemble de l'Amérique, les États-Unis (263,2 millions) étant le plus peuplé. Rappelons d'abord que le Mexique a été un pays d'immigration, même si les entrées d'étrangers n'y ont jamais été aussi massives qu'aux États-Unis, et même si le poids démographique des populations indigènes est toujours resté prépondérant ⁽¹³⁾. Quelques indicateurs démographiques au cours du XX^e siècle montrent bien l'effet de la transition démographique. D'abord, le Mexique avant celle-ci, c'est-à-dire avant les années 1930, connaît des variations erratiques de la natalité et de la mortalité qui sont l'une et l'autre de niveau élevé, dégageant un solde naturel très légèrement positif, nul ou légèrement négatif selon les circonstances.

Ainsi, pendant les années 1910, dans la période de lutte armée de la révolution, la natalité semble baisser en raison d'une forte surmortalité notamment dans les générations en âge de procréer. Effectivement, la population a diminué, passant de 15 100 000 en 1910 à 14 800 000 en 1921. La baisse de la mortalité résultant de la diffusion de méthodes sanitaires plus efficaces ne commence que dans les années 1930, à partir desquelles la mortalité chute durablement au-dessous de 30 pour mille. Elle va se poursuivre de façon continue au fil des années. Le taux de mortalité de 1995 est l'un des plus faibles du monde, avec 5 pour mille, en baisse de 74 % par rapport à 1945. Dans le même temps, la mortalité infantile recule dans des proportions considérables, passant de 111 pour mille en 1945 à 34 en 1995. Autrement dit, en 1945, sur cent nouveau-nés, onze décédaient avant d'atteindre l'âge d'un an. Il y en a moins de quatre en 1995. Ces progrès font faire un bond à l'espérance de vie à la naissance, qui était de 37 ans en 1930, atteignait 62 ans en 1962 et est passée à 72 ans en 1995. La longévité moyenne espérée pour les nouveau-nés mexicains a donc doublé en deux générations. C'est une évolution inédite et considérable, qui a pour effet mécanique une augmentation de la population ; mais cette augmentation se révèle encore plus importante, du fait que la natalité reste élevée jusque dans les années 1960, alors que la mortalité était déjà nettement en baisse. L'accroissement naturel, qui avait même été négatif certaines années du début du siècle, semble atteindre un maximum dans les années 1960, la mortalité ayant été divisée par trois.

(13) Monnet Jérôme : *Le Mexique* ; Nathan, Paris, 1994.

L'aventure
démographique
des Amériques

Quelques indicateurs démographiques concernant le Mexique

Année	Population (millions)	Natalité (pour mille)	Mortalité (pour mille)	Accroissement naturel	Indice de fécondité	Mortalité infantile (pour mille)
1905	14,3	34	33,1	0,9	n.d.	n.d.
1915	14,9	30	32	0	n.d.	n.d.
1925	15,2	33,1	26,5	6,6	n.d.	n.d.
1935	18,1	42,3	22,6	19,7	n.d.	n.d.
1945	22,7	44,9	19,5	25,4	n.d.	n.d.
1955	30,3	46,4	13,3	33,1	5,95	83,3
1965	41,5	44,1	9,8	34,3	6,20	64,5
1975	60	37,5	7,2	30,3	5,39	52,8
1985	79,7	32	6	26	4,7	53
1995	93,9	27	5	22	3,1	34

Source : APRD.

Les chiffres sont estimés à partir de Chesnais (*op. cit.*), des *World Population Data Sheets* et de l'INEGI (*Instituto Nacional de Estadística, de Geografía y de Informática, Mexico*). Ils sont parfois différents de ceux mentionnés par Maria Eugenia Cosío-Zavala, *Changement de fécondité au Mexique et politiques de population*, L'Harmattan, Paris, 1994. Toutefois, ce livre exclut de son sujet la question de la mortalité, qui est pourtant essentielle pour l'analyse des changements de fécondité, ce qui ne nous paraît pas permettre une approche suffisante de l'évolution démographique mexicaine.

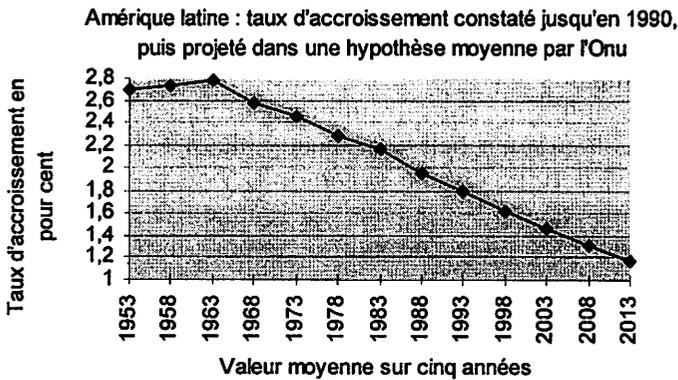
Décélération

C'est dans les années 1960 que le Mexique entre dans la phase de décélération de l'accroissement naturel. La pérennisation des conditions de mortalité finit par faire diminuer l'indice de fécondité et la natalité, mais le premier baisse beaucoup plus vite que la seconde. En effet, de 1965 à 1995, en une génération, la fécondité baisse exactement de moitié (de 6,2 à 3 enfants par femme). Dans le même temps, la natalité baisse de 39 % (de 44,1 à 27 pour mille) et le taux d'accroissement naturel de 36 % (de 34,3 à 22 pour mille).

C'est qu'il convient de tenir compte des phénomènes de vitesse acquise, si importants en démographie. Nous sommes dans la situation d'un navire qui continue un certain temps sur sa lancée alors que le commandant a donné l'ordre de stopper les machines. La fécondité a été divisée par deux, mais elle se rapporte à des générations en âge de procréer plus nombreuses et la natalité (nombre de naissances enregistrées) baisse donc moins que la fécondité (naissances rapportées à la composition de la population des femmes entre 15 et 49 ans). Néanmoins, la décélération est très nette. Dans une première phase, le taux

d'accroissement a diminué, mais l'excédent annuel des naissances sur les décès a continué d'augmenter parce que la natalité s'appliquait à une population plus nombreuse tandis que la mortalité décroissait.

Une seconde phase est apparue dans les années 1980, avec une baisse des excédents annuels des naissances sur les décès. L'estimation 1985 donnait 3,260 millions ; celle de 1965 2,350 millions. Ainsi se déroule la logique de la transition démographique, avec l'évolution progressive de la population vers une phase de stabilisation à un niveau tenant compte d'une longévité beaucoup plus grande des habitants et des effets du rythme très rapide de la transition. On peut en effet considérer que celle du Mexique, commencée dans les années 1930, pourrait se terminer vers 2010 avec un indice de fécondité égal au taux de simple remplacement des générations ⁽¹⁴⁾. Dans ce cas, le Mexique aurait effectué la transition démographique en trois quarts de siècle, soit beaucoup plus rapidement que les pays d'Europe. Or une transition plus courte se traduit généralement par une différence plus importante entre les effectifs de population atteints à la fin ⁽¹⁵⁾ et ceux constatés au début, soit 16,6 millions pour le Mexique. Ce qu'on appelle le multiplicateur transitionnel serait alors de 7,5, soit supérieur à celui des pays d'Europe, mais inférieur à celui de pays à transition tardive et intense.



Source : APRD - Pierre Descroix ; chiffres : *World Population Projections*.

(14) Soit 2,19 enfants par femme pour les années 2010-2015. Cela correspond à l'hypothèse moyenne des *World Population Prospects, the 1992 Revision* ; United Nations, New York, 1993.

(15) Dans l'hypothèse présente, 215 millions d'habitants en 2015.

Cet exemple du Mexique montre que les croissances démographiques du XX^e siècle, si inédites soient-elles, ne sont pas des phénomènes incompréhensibles devant entraîner des réactions de peur, mais qu'elles résultent des progrès intervenus dans la mortalité et la longévité.

LA DIVERSITÉ DÉMOGRAPHIQUE DE L'AMÉRIQUE

Si, désormais, on considère l'ensemble des 39 pays de l'Amérique, on est frappé par leur grande diversité. Certes, celle des populations et des superficies est bien connue, entre les États-Unis, avec 283,2 millions d'habitants et 9 363 387 kilomètres carrés, et Saint Kitts et Nevis, dans les Caraïbes, avec 40 000 habitants et 54 kilomètres carrés. De même, les densités sont fort différentes entre, par exemple, les Barbades (609 hab/km²), le Salvador (283 hab/km²), et l'Argentine (13 hab/km²) ou le Canada (3 hab/km²).

Typologie

De cette diversité, peut-on extraire un essai de typologie permettant de situer l'évolution des pays d'Amérique à la fin du XX^e siècle ? Quatre sortes de pays peuvent être distingués : ceux qui ont terminé leur transition démographique, c'est-à-dire dont le régime démographique est caractérisé par une faible mortalité et une faible fécondité ; ceux dont la transition se trouve dans une phase terminale ; ceux dont la transition est très avancée, parce que la mortalité y a atteint un faible niveau, tandis que la fécondité a pris une nette orientation à la baisse ; enfin, ceux qui connaissent une transition démographique tardive, la mortalité, certes, ayant fortement baissé, mais l'importance de la fécondité conduisant à enregistrer des taux d'accroissement relativement élevés.

Les pays dont la transition est terminée se caractérisent par une fécondité généralement inférieure à 2,2 enfants par femme, donc égale ou inférieure au simple remplacement des générations ⁽¹⁶⁾, par une mortalité infantile très faible, toujours inférieure à 25 pour mille, le plus souvent nettement inférieure puisqu'elle est par exemple de 7,0 au Canada et de 8,0 aux États-Unis, et par un taux d'accroissement natu-

(16) Schooyans Michel : *Comprendre les évolutions démographiques* ; Éditions de l'APRD, Paris, 1995.

rel égal ou inférieur à 1,5 pour mille et même souvent inférieur à 1. Ce premier type concerne les deux pays de l'Amérique du Nord, aucun pays de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du Sud, mais huit pays des Caraïbes (Antigua et Barbuda, Bahamas, Barbade, Cuba, Guadeloupe, Martinique, Antilles néerlandaises, Porto Rico). Dans l'ensemble de ces territoires, une autre caractéristique générale est une tendance au vieillissement de la population, marquée par la baisse de la proportion des moins de vingt ans et la hausse de celle des personnes âgées. Le rythme de ce vieillissement est fort différent selon l'histoire démographique propre à chaque pays, mais il pourrait, dans certaines régions, déséquilibrer la pyramide des âges et entraîner des conséquences dommageables. Les États-Unis et le Canada, dont le processus de vieillissement est plus avancé, le voient, il est vrai, ralenti sous l'effet d'une immigration ayant une fécondité plus élevée que celle des habitants d'origine.

Un deuxième type de pays concerne des territoires où la transition démographique est en train de se terminer. Dans l'ensemble de ceux-ci, la fécondité a baissé jusqu'à atteindre un niveau légèrement supérieur au remplacement des générations, entre 2,6 et 2,4 enfants par femme. Le taux d'accroissement naturel a nettement baissé et est généralement inférieur à 20 pour mille dans une phase descendante. S'il a encore cette valeur en Jamaïque, c'est parce que le taux de mortalité a un niveau très bas (6 pour mille), notamment en raison de la faible mortalité infantile. Ce type regroupe donc trois pays dans les Caraïbes (Dominique, Jamaïque, Saint Kitts et Nevis) et trois en Amérique du Sud (Guyane, Chili et Uruguay).

Transition avancée ou tardive

En troisième lieu, il convient de considérer les pays à transition avancée ou très avancée. Ils ont un taux annuel d'accroissement naturel qui est passé au-dessous de 2,2 pour mille, sauf le Venezuela en raison de la structure par âge et de la faible mortalité infantile (20,2 pour mille). Onze pays d'Amérique sont de ce type, dont deux en Amérique centrale (Costa Rica et Mexique), quatre dans les Caraïbes (république Dominicaine, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Trinité-et-Tobago) et cinq en Amérique du Sud (Argentine, Brésil, Colombie, Surinam et Venezuela). L'Argentine pourrait presque être considérée comme en phase terminale compte tenu de son niveau de mortalité infantile (23,6 pour mille). Néanmoins, laissons-la dans ce

L'aventure
démographique
des Amériques

groupe car elle se situe bien dans les pays dont la fécondité s'est établie à un niveau sans conteste au-dessus du taux de simple remplacement des générations, mais déjà inférieur à 3,5 enfants par femme, soit environ la moitié des niveaux constatés dans le régime démographique antérieur à la transition.

Typologie démographique des pays d'Amérique (1995)

Région géographique Nombre d'habitants	Transition terminée	Transition avancée ou très avancée	Transition en phase terminale	Transition tardive
Amérique du Nord 293 millions	Canada États-Unis			
Amérique centrale 126 millions		Costa Rica Mexique		Belize Guatemala Honduras Nicaragua Salvador
Caraïbes 36 millions	Antigua et Barbuda Antilles néerlandaises Bahamas Barbade Cuba Guadeloupe Martinique Porto Rico	R. Dominicaine Sainte-Lucie Saint-Vincent Trinité-et-Tobago	Dominique Jamaïque St Kitts et Nevis	Grenade Haïti
Amérique du Sud 319 millions		Argentine Brésil Colombie Surinam Venezuela	Guyane Chili Uruguay	Bolivie Équateur Paraguay Pérou

Source : APRD.

Enfin restent les pays dont la transition, tardive, peut s'expliquer souvent par des retards dans le développement dus aux mauvais choix opérés par certains régimes politiques. Onze pays forment ce groupe, dont cinq en Amérique centrale (Belize, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Salvador), deux dans les Caraïbes (Grenade, Haïti) et quatre en Amérique du Sud (Bolivie, Équateur, Paraguay et Pérou). Ils ont certes enregistré une diminution de leur mortalité, de leur fécondité et de leur taux d'accroissement, mais ces taux sont encore, en 1995, à un niveau assez élevé, supérieur à 3,5 enfants par femme pour l'indice synthétique de fécondité et à 2,3 pour mille pour le taux d'accroissement naturel. En outre, et ceci serait à considérer en fait

en premier, ces pays ont encore des progrès significatifs à effectuer en hygiène, car leur mortalité infantile est le plus souvent encore assez élevée : elle est par exemple estimée, pour 1995, à 74 pour mille à Haïti, 71 en Bolivie, 60 au Pérou et 50 en Équateur.

Ainsi, la situation est contrastée selon les pays et le serait même davantage que la typologie ci-dessus ne le montre si l'on prenait en compte les données démographiques au niveau infranational. Utiliser la formule « la population du monde » au singulier est en fait une simplification, car il y a dans le monde des populations variées, différentes : ce sont « les populations du monde », au pluriel, qu'il convient de considérer. De même, il est souhaitable de parler « des populations de l'Amérique » et non de « la population de l'Amérique ».

POPULATION, DÉVELOPPEMENT ET PROSPECTIVE

La dynamique démographique supérieure de l'Amérique latine est-elle un handicap dirimant pour le développement ? Cela n'est pas du tout certain au regard des progrès réalisés par les efforts de la ressource humaine.

Ainsi, lorsqu'on examine l'indicateur de développement humain ⁽¹⁷⁾, composé de l'espérance de vie à la naissance, des niveaux d'éducation et de revenu, la plupart des pays d'Amérique latine figurent en bonne place. Par exemple, sur les 125 pays en développement considérés, 6, sur les 10 premiers, sont d'Amérique latine (Barbade, Bahamas, Costa Rica, Belize, Argentine et Chili). Le Mexique est classé 19^e et le Brésil 34^e. Certes, l'Amérique latine a encore du chemin à parcourir sur la route du développement : 44 % des habitants de la campagne et 10 % des habitants des villes n'ont pas encore l'eau potable ; une vingtaine de millions de garçons et de filles n'ont pas accès à l'enseignement secondaire ; dans certaines métropoles latino-américaines, plus de 100 000 enfants vivent dans la rue ; du fait des guerres et troubles civils, le continent compte 150 000 réfugiés...

Les progrès ont cependant été très importants : l'espérance de vie à la naissance est à 90 % du niveau enregistré dans les pays industriels, le taux cumulé des inscriptions dans l'enseignement secondaire

(17) *Rapport mondial sur le développement humain 1995* ; Economica, Paris, 1995.

et supérieur a été multiplié par plus de huit, passant de 4 à 31 millions de lycéens entre 1960 et 1991. Le taux de mortalité infantile a baissé de plus de moitié de 1960 à 1992, passant de 105 à 45 décès pour mille naissances vivantes...

Quelles sont les perspectives ? Compte tenu des logiques démographiques, le total des populations d'Amérique devrait continuer à croître, mais à un rythme nettement inférieur à celui enregistré dans la seconde moitié du XX^e siècle. Depuis 1990, le taux de croissance démographique du continent s'est déjà abaissé à 19 pour mille (et sans doute moins compte tenu des imperfections statistiques), soit une diminution de 32 % en une génération par rapport au taux de 27,8 pour mille enregistré dans la période 1960-1965.

Perspectives

En fait, pour les trente premières années du XXI^e siècle, et sous réserve de changements structurels difficilement prévisibles, l'Amérique devrait, selon les pays, connaître trois types d'évolution.

D'une part, celle des pays à croissance très ralentie, incluant l'Amérique du Nord et ceux dont la transition semble en phase terminale, comme le Chili ; d'autre part, celle des pays à croissance encore significative en dépit d'une très nette tendance à la baisse. On peut d'ailleurs se demander si les réalités ne sont pas au-dessous des estimations lorsque l'on constate les révisions à la baisse des projections qui avaient été proposées pour différents pays d'Afrique ou pour la ville de Mexico ⁽¹⁸⁾. Plusieurs recensements ont démenti les calculs informatiques qui n'envisageaient pas des baisses aussi rapides de la fécondité. Sur les questions démographiques, beaucoup commettent peut-être une erreur semblable à celle qui était régulièrement effectuée dans les années 1950. À cette époque, c'était l'importance de la baisse

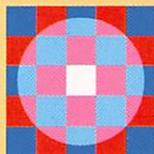
(18) Dumont Gérard-François : « Les enjeux démographiques du XXI^e siècle : vérités et légendes » ; *Politique internationale*, n° 72, été 1996. Deux auteurs français, Claude Bataillon et Louis Panabière ont publié en 1988 un livre intitulé *Mexico aujourd'hui : la plus grande ville du monde*. Il est aujourd'hui certain que cela est inexact et que Mexico (16,822 millions d'habitants en 1990) est devancée par Tokyo (28,738 millions), New York-Philadelphie (23,901 millions), et Séoul (17,475 millions) selon les chiffres établis par Moriconi-Ebrard ; *Geopolis*, Anthropos, Paris, 1994. Néanmoins, l'erreur attribuant à Mexico un record mondial reste courante, comme par exemple dans *Le Monde* du 24 mai 1996. En revanche, lorsque Cortés pénètre dans Mexico en 1519, la ville « aztèque », avec ses trois cent mille âmes, est plus peuplée qu'aucune ville d'Europe. Voir Gruzinsky Serge : *Histoire de Mexico* ; Fayard, Paris, 1996.

L'aventure
démographique
des Amériques

de la mortalité qui était sous-estimée. Aujourd'hui, c'est l'importance et la rapidité de la baisse de la fécondité qui semblent l'être. Dernier type, là où l'évolution à la baisse de la mortalité infantile ou de la fécondité est plus tardive ou plus lente, le taux de croissance pourrait rester plus longtemps assez élevé, comme en Bolivie.

Toutes ces analyses montrent qu'il convient de ne pas limiter ses connaissances démographiques aux à-peu-près ou aux schémas simplificateurs trop souvent présentés dans les médias. Toute étude sérieuse des questions de populations conduit à réfuter les propos hâtifs et les formules publicitaires annonçant des catastrophes statistiques ; mais en revanche, il convient de prendre en compte les résultats que l'analyse faite de sang-froid permet d'entrevoir. Les histoires démographiques des pays s'inscrivent dans des logiques dépendant des politiques de développement, de la capacité à mobiliser la ressource humaine, des progrès sanitaires, économiques et sociaux et des attitudes culturelles propres à tel ou tel peuple.

Gérard-François DUMONT
*Recteur de l'académie de Nice,
chancelier des universités*



défense nationale

Études politiques - stratégiques - militaires
économiques - scientifiques

MAI
1997

5

**L'aventure démographique
des Amériques**

Gérard-François DUMONT